

# LEDEVOIR

## Du Trudel sous la langue



Photo: Valerian Mazataud Le Devoir Steve Gagnon poursuit ici sa voie: une œuvre intense marquée par la quête d'absolu, mais sans sa douceur coutumière.

## Marie Labrecque

Collaboratrice

30 mars 2019

Théâtre

La dédicace de la nouvelle pièce écrite par Steve Gagnon dit tout : « À Sylvain Trudel qui est partout entre ces lignes ». Avec ses complices du Théâtre Jésus, Shakespeare et Caroline, le dramaturge caressait depuis longtemps — déjà, au Conservatoire, ils avaient monté un collage textuel — le projet de travailler sur l'œuvre de l'écrivain. Mais ce qui devait être au départ l'adaptation de ses romans est plutôt devenu une création originale, librement inspirée d'un univers que l'auteur de *Fendre les lacs* connaît par cœur. Tellement que, sans même s'y replonger ou avoir tenté « de faire du Sylvain Trudel », il a écrit une pièce qui lui ressemble.

« Ce texte [ne contient pas] une phrase de Sylvain Trudel et, pourtant, il pourrait complètement faire partie de son œuvre, s'étonne Steve Gagnon. Il y a beaucoup de similitudes. Donc, je me suis rendu compte que ça faisait 12 ans que j'écrivais du Sylvain Trudel [rires]. Il a vraiment influencé ma façon de voir la poésie, l'écriture. Avant même que je devienne un créateur, il a inspiré ma quête de grandiose, mon dégoût du banal, de notre facilité à tomber dans la médiocrité... »

L'auteur célébré du *Souffle de l'harmattan* a disparu du paysage littéraire. Il n'a plus publié depuis la révision de *La mer de la tranquillité*, en 2013. « Il a même renié son œuvre. » Steve Gagnon l'a contacté il y a huit ans, à l'occasion d'un premier laboratoire. « Il m'a répondu, textuellement : "Pour moi, mon œuvre n'existe plus. Vous pouvez faire ce que vous voulez avec, mais je ne veux pas en entendre parler." » Joint à nouveau avant *Pour qu'il y ait un début à votre langue*, il s'est dit flatté, mais n'avait toujours pas changé de position. « Il ne permet aucune réimpression de son œuvre depuis des années. C'est comme s'il la laissait disparaître tranquillement. »

Une attitude qui peut paraître incompréhensible. Steve Gagnon ne veut pas répondre pour Trudel, mais il avance prudemment une explication. La quête spirituelle de ses personnages, « qui les amène à faire des constats très radicaux », reflète celle qu'il aurait eue dans sa propre vie, laquelle a eu des conséquences douloureuses. « Je pense que, pour lui, cette [œuvre] est associée à une époque de sa vie difficile à assumer. Donc, c'est comme s'il devait tourner la page. »

Dans ces conditions, la pièce créée à Fred-Barry devient une façon de rendre hommage à l'auteur de *Du mercure sous la langue*, sans pour autant porter sur scène des romans qu'il a désavoués. « Moi, ça me remplit de joie de penser qu'en s'inspirant d'une œuvre qui a été reniée, on peut faire une pièce qui, elle, est dans la lumière. Lorsqu'on pensait plutôt adapter ses livres, ça me faisait peur : comment y prendre ma place ? Maintenant, je trouve ça beau, cette fusion entre son œuvre et la mienne. »

Désobéir

La pièce débute en 2008, par l'amitié que Frédéric noue avec deux autres ados de 16 ans, portés comme lui par un désir de grandeur, un refus d'appartenir à une culture banlieusarde « très banale, où le sens du sacré n'existe pas ». L'ailleurs dont ils rêvent prend le visage de la terre natale de Wilson, d'origine massai. Une quête extrême qui va basculer dans le drame. Dix ans plus tard, Frédéric se meurt d'un cancer

dans le mutisme, parce qu'il ne veut pas mourir dans la langue « inutile » de ses parents. « Pour lui, leur langue vient juste souligner leur lâcheté, à quel point ils sont résignés. Et se taire est un genre d'acte de résistance. Il souhaite que ça marque le début d'une nouvelle langue, après sa mort. »

Steve Gagnon poursuit ici sa voie : une œuvre intense marquée par la quête d'absolu, mais sans sa douceur coutumière. « Les actes que mes personnages posent sont beaucoup plus francs et radicaux que dans mes pièces précédentes. » Le dramaturge a intégré dans le texte une notion découverte dans l'essai *Désobéir* de Frédéric Gros. « Il dit que, jusqu'à maintenant, on a appris à obéir pour le bon fonctionnement du monde, mais que désormais, c'est l'inverse. Il faut apprendre une désobéissance nécessaire, qui, elle, va sauver le monde. Ce mot fait peur parce qu'on a l'impression que la désobéissance [crée] le chaos. Mais il existe une désobéissance saine, beaucoup plus connectée à qui on est. »

Le créateur applique dans sa vie ce concept qui consiste à demeurer fidèle à ses convictions, à se tenir debout plutôt qu'à se résigner. « Il y a des codes sociaux très ancrés qui font qu'on a le réflexe de ne pas vouloir déranger. On est mal à l'aise d'aller dans l'affrontement. » On est si bien domptés, dit-il, qu'on préfère souvent laisser passer les commentaires inacceptables (misogynes, par exemple) qu'on entend plutôt que de faire des vagues.

### Désacraliser le théâtre

Si cette pièce plonge « encore plus dans la démesure » que les précédentes, c'est aussi parce qu'elle se rapproche de la performance. « Une grande partie du discours est dite directement au public. Il n'y a pas de décor. Et on joue beaucoup avec le rapport scène-salle, qui est moins défini. Le spectacle se déroule beaucoup plus dans la salle. La forme s'est radicalisée, au profit de quelque chose de plus frontal. »

L'auteur d'*Os*. *La montagne blanche* — texte lauréat du prix Marcel-Dubé remis par l'Académie des lettres du Québec en 2018 — veut faciliter l'échange afin « que le public sente qu'il fait partie d'un dialogue ». Et ce, en transformant notamment le hall de Fred-Barry en zone tampon, informelle, chaleureuse, où, au terme du spectacle, interprètes et spectateurs peuvent se mélanger.

Il espère ainsi désacraliser la représentation, « démystifier cette espèce d'aura autour du spectacle, des acteurs. On est un groupe de gens qui sont là pour se parler, au bout du compte. C'est sûr qu'il y a des codes à respecter : écouter [ce que les comédiens] ont préparé. Mais on est tous la même *batch* de monde ! Il n'y a pas les demi-dieux et le public. Je déteste [cette conception], comme si le théâtre était inaccessible. Cette idée qu'on ne peut pas parler aux acteurs, ou leur poser des questions. Surtout que, après une création, c'est le temps. Je trouve que ça permet de donner plus de sens à ce qu'on fait. Sinon, c'est presque de l'ordre du divertissement. L'art, c'est plus vivant que de [regarder] une œuvre et de garder pour soi ce qu'on ressent. »